

L'impossible Partition de Franz Paganini



JEAN-CHRISTOPHE CADILHAC

Jean-Christophe Cadilhac

L'Impossible Partition
de
Franz Pagani

© Jean-Christophe Cadilhac, 2023

ISBN numérique : 979-10-405-2253-9

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

« Car lorsque les yeux parlent, ils tutoient, lors même que les lèvres n'ont pas encore prononcé un vous »

« Rien n'est plus douloureux que lorsque la partie animale de nous-même, nous empêche de servir la raison »

Thomas Mann, *la Montagne Magique*, 1924

« Va sur les montagnes, compose, et mets le ciel en musique »

Franz Liszt

Premier mouvement

Chapitre 1 : La rue

Assis sur un vieux carton posé à même le trottoir, dans la rue passante légèrement en pente menant au parking du centre commercial, un jeune homme est adossé au mur, les jambes repliées, le dos collé au béton, la tête légèrement en arrière. Un sac de toile kaki sans forme est posé à ses côtés d'où s'échappe un morceau de couverture bigarrée, unique tâche de couleur de ce tableau.

Des mèches de cheveux bruns et sales émergent de son bonnet de laine gris. Une barbe drue attaque son visage aux traits juvéniles. Il porte un large pantalon de toile beige et une parka noire dont il a remonté le col de fourrure jusqu'aux oreilles. Baskets sans âge aux pieds, mains gantées de mitaines laissant apparaître des doigts rougis par le froid, crispés sur une bouteille d'eau posée entre ses jambes, il a le regard fixe. Il rejette, à chaque expiration, de petits nuages blancs composant devant sa bouche un fugace ballet improvisé avant de s'évanouir, aussitôt remplacés par d'autres.

Il n'est pas tard mais le jour décline déjà, et le froid mordant l'attaque de toutes parts. Le soleil déserte peu à peu la ville, de hauts réverbères, disposés à intervalles réguliers le long de la rue, baignent la zone d'une lumière blafarde lui faisant, à cette heure de la journée, une ombre démesurée sur laquelle roulent les voitures.

On le trouve là, adossé à son mur, depuis deux, trois semaines, peut-être. Jour après jour, le jeune homme a fini par se fondre dans le décor. Ceux qui travaillent ou vivent à proximité se sont habitués à sa présence devenue familière, et sans doute, seraient-ils surpris de ne plus le trouver là un beau matin.

Parfois un chat, déboulant d'on ne sait où, s'approche, le toise, le hume, se frotte un instant contre sa jambe, quémendant une caresse ou de la nourriture, avant de poursuivre, royal et ondulant, son chemin. Ce peut être un chien aussi, surpris par cet obstacle sur son parcours, il lève alors vers lui des yeux humides et interrogateurs, et aussitôt son maître, gêné, le rappelle à l'ordre en tirant brusquement sur la laisse.

Le jeune homme ne mendie pas, ne cherche pas à accrocher le regard des gens. On passe devant lui, en faisant un écart, sans véritablement le voir, sans particulière attention. Il est invisible aux autres comme ils lui sont invisibles. Ils

accélérent néanmoins le pas, mus par quelque inquiétude lorsqu'ils arrivent à son niveau.

Eux n'ont pas de temps à perdre, Noël approche, ils ont des achats à faire, alors ils se hâtent, après leur journée de travail, s'engouffrent, par grappes entières, dans l'immense galerie aux tentaculaires ramifications. Ils y sont happés par l'une de ses gueules de verre et d'acier qui les recrachera, dans une heure ou deux, sur le parking. Ils rejoindront leur voiture du même pas lent, les bras chargés des mêmes paquets, le même sourire béat aux lèvres et la même satisfaction affichée du devoir accompli.

Parfois, quelqu'un s'approche, s'attarde, s'agenouille près de l'homme, le temps de glisser un sandwich ou quelques pièces de monnaie dans son sac ou de poser sur le trottoir, à portée de main, un gobelet contenant une boisson chaude ou un journal. Quelques-uns, plus entreprenants, plus attentionnés peut-être, glissent un billet dans sa main et tentent d'engager la conversation, mais n'obtiennent, en retour, qu'un imperceptible hochement de tête, en guise de remerciement. La posture verrouillée, toute de raideur et d'impassibilité, étouffe toute velléité d'échange. Découragé et vexé, l'aimable passant se redresse et s'éloigne.

Lui demeure immobile, tout en intériorité. Les bruits sourds provenant du chantier voisin, les pétarades des motos là-bas sur le boulevard, le chahut des jeunes à l'arrêt de bus du coin, les cris échappés de l'école toute proche rythment ses journées sans le perturber. Pas plus que les gaz crachés des pots d'échappement errant en suspension, sordides fantômes, avant de se déchirer en d'interminables lambeaux de saleté au contact des quelques arbres rabougris du square voisin où ils s'enroulent lascivement comme de poussiéreuses guirlandes.

Le jeune homme tourne doucement la tête, porte son regard fiévreux vers ces arbres malingres. Il ne les reconnaît pas et les plaint de tout son être. Comme ils sont laids ! Il lui revient en mémoire ces imposants chênes, ces hêtres centenaires dressés, fiers et majestueux, le long des chemins arpentés, enfant, avec sa mère, en lisière de denses forêts terrifiantes et attirantes à la fois. Il pense à ces saules, à ces noisetiers magnifiques dont il fabriquait des arcs et des frondes, et qui l'accompagnaient sur le sentier rocailleux, tellement glissant quand il pleuvait, menant à ce calme coude de rivière, là où il avait appris à nager par de belles et chaudes journées de juin. Comme lui étaient douces, alors, cette bienfaisante ombre végétale, cette eau fraîche dans le courant et cette main rassurante de sa mère étreignant la sienne lorsqu'ils remontaient le chemin.

Il chasse ces souvenirs et détourne le regard, fixant désormais le mur qui lui fait face, de l'autre côté de la rue, au moment où le ciel, rosi par endroits par le soleil couchant, devient le théâtre d'une singulière joute aérienne, d'un exercice de haute voltige parfaitement orchestré: des milliers d'étourneaux volant en escadrilles, serrés au point de se toucher, décrivent de fascinantes arabesques au gré d'accélération fulgurantes et de soudains changements de direction. Ils se jouent des obstacles, croisent frontalement, à une vitesse folle, d'autres nuées d'oiseaux, tout aussi denses et compactes, sans le moindre heurt, puis se séparent inopinément, par groupes de centaines d'individus, pour entreprendre de stupéfiants chassés croisés, avant de regagner, après une ultime circonvolution, la forteresse volante et vrombissante où chacun reprend la place précise qui lui est assignée.

Mais le jeune homme, tout à ses pensées, ne profite pas du féérique spectacle.

À force de fixer le mur sale, couvert de graffitis, il parvient, par la seule force de sa pensée, à passer au travers, à voir ce qu'il y a derrière la laideur affligeante et la misère accablante qui le cernent. Il devine alors un tout autre décor, enseveli sous un épais brouillard, tellement dense qu'il fige tout ce qu'il recouvre et empêche de voir à deux pas, avant de se dissiper, peu à peu, par plaques entières, ne laissant subsister qu'une brume légère.

Il tourne sur lui-même, écarquille les yeux, aperçoit à sa droite un halo de lumière découvrant une longue et étroite piste de terre dont il ne peut distinguer l'issue. Prudent, le cœur battant, Franz s'y engage, sac à l'épaule, d'abord à pas hésitants et mesurés puis plus franchement, à larges enjambées, guidé par la lumière devenue plus intense. Maintenant, c'est une course folle. Franz vole littéralement, sans se retourner, de peur d'être rattrapé par le monde effrayant et furieux qu'il entend cogner contre le mur. Une voix lui ordonne de s'en éloigner de toutes ses forces et une soudaine énergie s'empare de tout son être pour répondre à l'injonction. Bientôt, il ne sent plus ce poids écrasant, oppressant ses poumons. Plus de douleurs, plus de fatigue, seulement une exhortation à aller de l'avant. Il se sent fort mais calme, déterminé mais léger.

Au moment où il aperçoit enfin le bout du chemin, devinant la clairière où il se jette, Franz, redevenu l'enfant qu'il était encore il n'y a pas si longtemps, ralentit le pas, prend le temps de regarder autour de lui tout en sifflant, les mains dans les poches, les airs que sa mère lui chantait le soir pour l'endormir. Lui reviennent alors, comme un boomerang, les lieux, les couleurs, les odeurs, les sons et les rires d'avant, d'un monde qu'il croyait perdu et qui se peuple à

nouveau des êtres aimés. Franz a rejoint en rêve ce monde dont sa mère était le soleil.

Alors, intérieurement, pour la première fois depuis si longtemps, derrière ses paupières et son visage fermés aux autres, adossé à son mur crasseux, Franz sourit de ce sourire radieux qui chavirait sa mère et lui faisait, au creux de la joue gauche, une irrésistible fossette où elle aimait tant porter ses baisers.

Englué dans son rêve, il cligne des yeux, se retrouve dans une salle de musique du conservatoire.

Le cours de piano se termine.

Comme chaque semaine au même moment, Franz est invité à jouer le morceau de son choix. Il hésite un instant, rejette d'un mouvement de tête la mèche tombée devant ses yeux, fait craquer ses doigts et attaque directement le second mouvement de la sonate en si bémol majeur de Schubert

Sa 21^{ème} sonate, reconnaît immédiatement le professeur, la dernière qu'il a composée, deux mois avant sa mort, en quelque sorte son testament musical avec ce bouleversant second mouvement andante où le compositeur malade donne à entendre les terribles souffrances dont il sait l'issue proche.

Du coin de l'œil, le professeur observe l'enfant dont les mains agiles caressent les touches, virevoltent sur le clavier, comme détachées de son corps pour mener leur propre course. Il guette le faux-pas, connaissant par cœur les passages si difficiles de ce morceau qui requièrent une technique accomplie et une virtuosité prodigieuse pour maintenir de bons équilibres sonores. Mais Franz se joue des écueils, la sonate est magistralement interprétée.

Ce gamin est un virtuose, pense-t-il admiratif non sans une pointe de jalousie, j'aurais été bien incapable de jouer ce morceau à dix ans. Même aujourd'hui, malgré ma maturité, mon expérience, mes décennies de piano, je ne pourrais livrer une telle interprétation.

Mais à cet instant, Franz n'interprète pas une sonate, il est la sonate. Concentré, les yeux mi-clos, sans un regard pour la partition, il fait corps avec son piano. Ensemble, ils dansent, légers, aériens, emportés comme des bulles de savon par les tourbillons de la musique, vers les plus hautes cimes, l'azur

bleu du ciel où se découpent les sommets enneigés et s'imprime le vol souple et racé des rapaces, là où l'air est le plus pur qu'on puisse respirer.

Franz est bien, il est parfaitement détendu, nul signe de crispation, d'effort ne déforme son visage, ses épaules sont relâchées, ses bras souples. Il connaît parfaitement son sujet, a pleine confiance en sa maîtrise.

Ce n'est pas comme quand son père, il n'y a pas si longtemps, lui demandait de jouer et rejouer cette fichue sonate, encore et encore, le dimanche après-midi, sans relâche tant qu'il ne l'estimait pas parfaitement interprétée.

Ce père qui tempêtait, grondait, s'emportait à la moindre erreur, faisant mine de s'arracher les cheveux ou de se mordre la main, levant les bras au ciel dans une posture incantatoire en implorant, d'une voix d'outre-tombe, Schubert et Listz, ses « dieux », pour qu'un miracle survienne. Franz redoutait ces moments, il ne les aurait pas supportés s'il n'avait su que sa mère, priée de ne pas rester dans la pièce où il jouait, écoutait religieusement derrière la porte, assise sur une chaise, attentive, fébrile, les mains jointes.

À chaque fois, après ces fastidieuses séances où la peur de décevoir le disputait à l'espoir de plaire, Franz était pris de vertige (comme l'ivresse qui vous chavire les sens après une journée de soleil et de vent passée en mer). Il ne pouvait rien avaler. La tête lui tournait, ses yeux étaient striés de sang à force d'avoir fixé la partition, de vives douleurs lui vrillaient le bas du dos (« Tiens-toi correctement Franz, tu es tout avachi » n'avait cessé de tonner le père), et ses doigts suppliciés d'avoir tant joué le faisaient atrocement souffrir. Il ne trouvait même plus la force de parler.

Après avoir salué ses parents, il montait péniblement se coucher sans souper, prétextant des devoirs à faire, une lecture à terminer. Mais il ne pouvait s'endormir, pas comme ça, bien qu'harassé. Sous sa couverture, il luttait pour veiller, en alerte, des heures interminables.

Bien plus tard, longtemps après qu'il ait entendu, enfin, son père s'enfermer dans sa chambre, il percevait, dans l'escalier, les pas feutrés de sa mère venue subrepticement l'embrasser (des enfantillages selon son père). Par sa seule présence, elle apaisait aussitôt douleurs et angoisses. Par ses gestes habités, aussi, repoussant dix fois de sa main douce la mèche tombée sur son front, lui massant délicatement les tempes, murmurant à son oreille fatiguée les tendres paroles qu'il avait besoin d'entendre. Elle avait de l'amour plein les yeux,